

QUATRIEME PARTIE

LES THEMES COMMUNS DES DEUX OEUVRES

Les thèmes essentiels de ces deux oeuvres sont le crime, la prison, la justice et la mort dont nous avons parlé dans la deuxième et la troisième partie.

Dans cette partie, nous étudierons seulement les ressemblances entre certains thèmes communs aux deux oeuvres: les personnages féminins qui jouent les rôles importants des deux oeuvres s'appellent l'un et l'autre Marie.

Chez Hugo, Marie est la fille du Condamné. Elle a trois ans. C'est surtout Marie qui rattache le Condamné à la vie et il consacre quelques chapitres de son livre à Marie. Il s'inquiète pour l'avenir de Marie et c'est pourquoi il se révolte d'être condamné à mort.

" . . . Marie! Ils auraient compris qu'il ne faut pas tuer le père d'un enfant de trois ans."¹

Dans "L'Etranger", Marie est la maîtresse de Meursault. Au début du livre, Meursault se sent attaché à elle par un amour physique. Mais vers la fin, cela lui est égal que Marie "donne sa bouche à un nouveau Meursault."²

Après sa mort, rien ne le liera à Marie. Elle ne l'intéresse

¹Victor Hugo, Le Dernier Jour d'un Condamné, p. 326.

²Albert Camus, L'Etranger, p. 186.

plus. Si Meursault pense à Marie, ce n'est seulement qu'un vague désir :

Peut-être, il y a longtemps, y avais-je cherché un visage. Mais ce visage avait la couleur du soleil et la flamme du désir: c'est celui de Marie.¹

Ce qui est plus intéressant, c'est qu'on peut voir les ressemblances dans la description de certains faits banals. Voici le Condamné dans la salle des juges et Meursault dans le palais de justice:

Le Condamné: "Il y eut à mon apparition une rumeur d'armes et de voix. Les banquettes se déplacèrent bruyamment."²

Meursault:

Nous avons attendu, assis près d'une porte derrière laquelle on entendait des voix, des appels, des bruits de chaises et tout un remue-ménage qui m'a fait penser à ces fêtes de quartier où, après le concert, on range la salle pour pouvoir danser.³

Ces bruits et ces déplacements font penser Meursault aux fêtes de quartier. Pour le Condamné, cela fait penser aux salles de banquets de noces: "Les fenêtres étaient ouvertes; l'air et le bruit de la ville arrivaient librement du dehors; la salle était claire comme pour une noce."⁴

A ce moment-là, leur seul lien avec le monde, ce sont les bruits de la ville. Cette sensibilité vient du fait que ces deux

¹Ibid., pp. 182-183.

²Victor Hugo, Le Dernier Jour d'un Condamné, p. 271.

³Albert Camus, L'Etranger, p. 130.

⁴Victor Hugo, Le Dernier Jour d'un Condamné, p. 130.

personnages ont une culture livresque et ils se souviennent d'une certaine chose qu'ils ont déjà lue:

Le Condamné:

LES HOMMES, je me rappelle l'avoir lu dans je ne sais quel livre où il n'y avait que cela de bon, -"les hommes sont tous condamnés à mort avec des sursis indéfinis"-¹

Meursault: ". . . J'avais déjà lu une description semblable dans des livres et tout cela m'a paru un jeu."²

Malgré tout son attachement pour la vie, parfois le Condamné ne la regrette pas: "Et puis, qu'est-ce que la vie a donc de si regrettable pour moi?"³

Meursault aussi éprouve exactement le même sentiment:

Et bien, je mourrai donc. -Plus tôt que d'autres, c'était évident. Mais tout le monde sait que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue. . . . ce bond terrible que je sentais en moi à la pensée de vingt ans de vie à venir.⁴

Cette philosophie: "Les hommes sont tous condamnés à mort." qui apparaît chez Hugo dans "Le Dernier Jour d'un Condamné" apparaît chez Camus dans "L'Etranger" sous certaines formes:

Meursault: ". . . à son avis (du prêtre), nous étions tous condamnés à mort."⁵ et "Dans le fond, je n'ignorais pas que mourir à trente ans ou à soixante-dix ans importe peu . . ."⁶

¹ Ibid., p. 275.

² Camus, L'Etranger, p. 100.

³ Hugo, Le Dernier Jour d'un Condamné, p. 275.

⁴ Camus, L'Etranger, p. 175.

⁵ Ibid., p. 180.

⁶ Ibid., p. 175.

Mais quand ils sont sûrs qu'ils vont mourir, ils se sentent attachés à la vie et espèrent la cassation.

Le Condamné: "Je m'étais pourvu en cassation. On pouvait avoir pour six ou sept semaines cette affaire onéreuse."¹

Meursault aussi, malgré toute son indifférence pour la vie, demande s'il peut obtenir la cassation: "Je lui ai demandé s'il y avait des chances de cassation en cas de jugement défavorable."²

La rage, la haine, la peur paralysent le Condamné et il sent parfois qu'il n'a rien à faire et rien à dire dans ce monde qui ne lui appartient plus: ". . .est-ce que je puis avoir quelque chose à dire, moi qui n'ai plus rien à faire dans ce monde?"³

Meursault éprouve le même sentiment et il dit à peu près la même phrase: "J'ai répondu - c'est que je n'ai jamais grand-chose à dire. Alors je me tais."⁴ Et ensuite: "Il (le procureur) a déclaré que je n'avais rien à faire avec une société dont je ne reconnaissais les règles. . ."⁵

L'un des thèmes communs qui est très intéressant, c'est le refus du prêtre par les deux personnages. Avant l'exécution, un prêtre vient voir le Condamné. Après un moment "d'horrible anxiété," il reçoit la visite du prêtre, "un vieillard à tête

¹Hugo, Le Dernier Jour d'un Condamné, p. 276.

²Camus, L'Etranger, p. 165.

³Hugo, Le Dernier Jour d'un Condamné, p. 278.

⁴Camus, L'Etranger, p. 104.

⁵Ibid., p. 159.

blanche", avec beaucoup de froideur et il lui répond qu'il est prêt, bien qu'il sent ses tempes se gonfler et ses oreilles bourdonner pendant que le vieillard parle.¹

Le Condamné sait que le prêtre n'est pas capable de le comprendre. Il lui semble que le prêtre vient le voir seulement pour accomplir son devoir, ce n'est pas parce qu'il éprouve de la sympathie vis-à-vis de lui. Comment en serait-il autrement? Ce prêtre est l'aumônier en titre de la prison.

Meursault n'a rien à voir avec le prêtre et il refuse de le recevoir. Le prêtre a l'air doux, Meursault le sait bien, mais il veut rester parfaitement étranger à Dieu, à la religion et au prêtre.

Nous avons l'impression que c'est le même prêtre qui est allé visiter ces deux condamnés. Ce que le prêtre fait et dit leur paraît comme un jeu et ils comprennent bien l'inutilité de ce jeu, -il leur paraît ridicule.

4.1. L'Image des Autres.

a) dans "Le Dernier Jour d'un Condamné".

Chez le Condamné ainsi que chez Meursault, nous sentons une rupture et une distance énorme ou un mur entre le personnage et les autres. Ce mur derrière lequel le Condamné se cogne la tête, crie avec toute sa haine vis-à-vis d'autres qui l'écrasent et qui ne l'écoutent pas.

L'image des autres est très sombre, très cruelle et même

¹Voir Hugo, Le Dernier Jour d'un Condamné, pp. 307-310.

sinistre et féroce. Le Condamné emploie le pronom personnel "ils" pour nommer les autres. Ce sont tous les gens qui l'entourent; le roi, les juges, les avocats, les gardiens, les aumôniers et les spectateurs:

. . . ,trois jours que toute cette fantasmagorie des juges, des témoins, des avocats, des procureurs du roi, passait et repassait devant moi, tantôt grotesque, tantôt sanglante, toujours sombre et fatale.

Il se moque des autres, mais avec de la haine, parce qu'il sent leur indifférence vis-à-vis de sa mort. Il les observe d'un regard aigü. Il voit bien l'envie de dormir inscrite sur les visages de "ces bons bourgeois."²

Il regarde autour de lui, et sent que tous les spectateurs attendent impatiemment l'annonce de la date de l'exécution. Il distingue deux jeunes filles qui le suivent avec des yeux avides: "Bon, dit la plus jeune en battant des mains, ce sera dans six semaines."³

Il sait bien que les autres ne le comprennent pas, il pense que les autres sont là seulement pour le condamner. Il se demande:

Peut-être n'ont-ils jamais réfléchi, les malheureux, à cette lente succession de tortures que renferme la formule expéditive d'un arrêt de mort? Se sont-ils jamais seulement arrêtés à cette idée poignante que dans l'homme qu'ils retranchent il y a une intelligence; . . . Non. Ils ne voient dans tout cela que la chute verticale d'un couteau triangulaire, et pensent sans doute que pour le Condamné il n'y a rien avant, rien après.⁴

¹Ibid., p. 269.

²Ibid., p. 272.

³Ibid., p. 274.

⁴Ibid., pp. 279-280.

Quand le Condamné pense qu'il vit les dernières heures de son existence et que pour les autres cela n'a aucune importance, ou ne présente que l'intérêt de voir une tête tomber, il dit:

Le matin du quatrième jour, le substitut du procureur général se dit, en mettant sa cravate:- Il faut pourtant que cette affaire finisse.¹

Hugo critique, ici, l'indifférence des gens qui sont au pouvoir. La vie et la mort d'une personne humaine leur est indifférente. Il condamne tous ceux qui l'ont condamné et il les considère responsables de sa mort: ". . . je suis robuste de corps et d'esprit, constitue pour une longue vie; oui, tout cela est vrai; et cependant j'ai une maladie faite de la main des hommes."²

Même quand il voit quelque politesse chez les autres, elle lui apparaît effrayante et atroce: "Les premiers jours, on me traita avec une douceur qui m'était horrible. . ."³

Il se moque de la personne qui lui apporte le message, il écrit:

Monsieur, j'ai l'honneur de vous apporter un message . . .
Mon cher monsieur, aurez-vous l'extrême bonté de me suivre? . . .
. . . j'aurais l'honneur de venir vous chercher dans une demi-heure.⁴

Il regarde et aperçoit toutes les personnes, toutes les choses qui appartiennent au monde des autres et cela le gêne, même le prêtre: Grâce à son observation profonde, il sent la "tristesse

¹Ibid., p. 282.

²Ibid., p. 300.

³Ibid., p. 277.

⁴Ibid., pp. 309-310.

officielle" sur les visages et cette tristesse, cette comédie ridicule le gêne.

L'huissier lui apprend sa condamnation avec une expression courtoise. Sa politesse artificielle et officielle lui paraît effrayante. Le Condamné l'écoute et se révolte. Il se moque de monsieur le procureur général, et, dans le fond, de tous les autres qui l'ont condamné: ". . . Bien de l'honneur pour moi qu'il (le procureur) m'écrive. J'espère que ma mort lui va faire grand plaisir!"¹

Le Condamné souffre, plutôt de l'indifférence des autres et l'image qu'il nous donne des autres est celle de bourreaux:

Voilà ce qu'ils vont faire de ton père, ces hommes dont aucun ne me hait, qui tous me plaignent et tous pourraient me sauver. Ils vont me tuer. Comprends-tu cela, Marie? me tuer de sang-froid, en cérémonie, pour le bien de la chose! Ah! Grand Dieu!²

Les deux personnages féminins, la fille du Condamné et le personnage féminin de "L'Etranger" portent -nous le rappelons- le même nom: Marie. Meursault se sent indifférent devant Marie qui ne l'a pas encore oublié et veut toujours l'épouser. Même quand elle ne vient pas le voir pendant longtemps, il est toujours indifférent devant cette longue absence et il trouve cette indifférence normale.

Mais, au contraire, le Condamné est attaché à Marie, sa fille, avec tout l'amour d'un père pour son enfant de trois ans. Elle ne le reconnaît pas, et c'est douloureux pour lui. Marie, avec toute son ignorance et son innocence enfantine va appartenir au monde des autres. Le Condamné reste pour sa fille un "Monsieur".

¹Ibid., p. 309.

²Ibid., p. 326.

Pour sa fille, il est déjà mort, et il n'existe plus. Et avec sa cruauté infantine, elle le fait souffrir:

J'ai ajouté:- Veux-tu que je sois ton papa?
L'enfant s'est détournée.
- Non, mon papa était bien plus beau.¹

L'image du peuple, des spectateurs ordinaires qui viennent voir l'exécution est aussi une image horrible. C'est un spectacle sanguinaire:

- Le voilà! Le voilà! a crié la foule. Il sort! enfin!
Et les plus près de moi battaient des mains. Si fort qu'on aime un roi, ce serait moins de fête.²

Parfois, une rage le prend contre cette foule, ces gens libres et sans soucis qui louent des places pour assister à la scène de son exécution. Pour le Condamné, les autres sont féroces, à cause de leurs attitudes et de leurs remarques; et au fond de leur coeur ils sont indifférents, pas cruels. Il nous donne parfois des images plus positives des autres quand il parle du prêtre:
". . . Sa vue (du prêtre) m'a fait du bien. C'est parmi tous ces hommes le seul qui soit encore homme pour moi, me suis-je dit."³

- les autres prisonniers dans "Le Dernier Jour d'un Condamné."

En prison, le Condamné s'intéresse aux autres prisonniers, détenus, forçats, condamnés, et il se sent plus proche d'eux, parce qu'il se trouve à peu près dans la même situation: "Là, je cause avec les détenus: il le faut bien. Ils sont bonnes gens,

¹ Ibid., p. 352.

² Ibid., p. 358.

³ Ibid., pp. 329-330.

les misérables."¹

Hugo, lui-même, pour écrire ce livre, est allé assister au ferrement des forçats en octobre 1828.

Hugo nous révèle bien à l'occasion de son personnage le comportement de ces prisonniers:

Un silence morne avait succédé à leurs bruyantes bravades. Ils grelottaient, leurs dents claquaient; leurs jambes maigries, leurs genoux noueux s'entre-choquaient; et c'était pitié de les voir appliquer sur leurs membres bleus ces chemises trempées, ces vestes, ces pantalons dégouttants de pluie. La nudité eût été meilleure.²

C'est ici que Hugo fait sa critique la plus profonde en décrivant les conditions inhumaines des forçats. Il nous en brosse le tableau; voici l'instant le plus horrible:

. . . on leur essaya les colliers; puis deux forgerons de la chiourme, armes d'enclumes portatives, les leur riverent à froid à grands coups de masses de fer.³

Le Condamné les regarde avec la plus grande attention et il souffre de les regarder. Il a pitié d'eux parce qu'il peut imaginer la souffrance de ces gens-là grâce à son intelligence, peut-être souffre-t-il plus qu'eux, parce qu'ils sont emmurés dans l'ignorance. Mais le Condamné, comme le spectateur de ce jeu, raisonne, critique, refuse et se révolte, pas pour lui-même, mais comme un porte-parole de tous les autres condamnés.

¹Ibid., p. 277.

²Ibid., p. 294.

³Ibid. r

. b) L'image des autres dans l'oeuvre de Camus:

J'ai connu la vertu, la dignité, le naturel, la noblesse
chez les autres . . . Admirable spectacle et douloureux . . .
Camus

Pour Meursault, il n'est pas vraiment question de comprendre les autres, mais seulement de les regarder et d'enregistrer. C'est pourquoi Meursault fait des portraits avec les détails très significatifs et même parfois, symboliques.

Meursault est seul dans son univers, les autres ne le comprennent pas. Ils le gênent parfois par leur présence: "Je ne sais pas quel geste j'ai fait, mais il (le concierge) est resté, debout derrière moi. Cette présence dans mon dos me gênait."¹

Il regarde les autres, les observe, et peut les décrire d'une manière très précise:

Je les voyais comme je n'ai jamais vu personne et pas un détail de leurs visages ou de leurs habits ne m'échappait . . . Presque toutes les femmes portaient un tablier et le cordon qui les serrait à la taille faisait encore ressortir leur ventre bombé . . .²

Il décrit le comportement des vieux de Marengo avec étonnement. Il observe les autres comme un spectateur et ensuite, il nous décrit ce qu'il a vu comme il le ferait d'une pièce de théâtre:

Les hommes étaient presque tous très maigres et tenaient des cannes . . . je ne voyais pas leurs yeux, mais seulement une lueur sans éclat au milieu d'un nid de rides . . . une des femmes s'est mise à pleurer. Elle pleurait à petits cris régulièrement, il me semblait qu'elle ne s'arrêterait jamais.³

¹ Camus, L'Etranger, p. 15.

² Ibid., p. 19.

³ Ibid.

Meursault s'étonne toujours du comportement physique et des attitudes des autres. Les autres ignorent Meursault. Pendant son procès, personne ne veut entendre Meursault. Les autres gênent Meursault par leur présence, par leur silence, par leur jugement: "J'ai eu un moment l'impression ridicule qu'ils étaient là pour me juger . . ." ¹ Et aussi: "A présent, c'était le silence de tous ces gens qui m'était pénible." ²

Meursault, cet homme indifférent, a parfois l'impression que les autres sont aussi indifférents que lui. Par exemple devant le cadavre de sa mère: "J'avais même l'impression que cette morte, couchée au milieu d'eux, ne signifiait rien à leurs yeux." ³

Meursault nous montre que la mort de sa mère ne change rien à ce problème: les autres ne peuvent pas le comprendre. Le fait que sa mère est morte n'a aucune signification à leurs yeux.

Le thème de l'étonnement apparaît plusieurs fois dans "L'Etranger". Meursault est étonné quand on lui serre la main, parce qu'il n'attend pas cela des autres, il n'attend rien des autres, pas même de sa mère.

Meursault voit les autres avec la curiosité d'un psychologue, d'un peintre ou d'un poète: "Il (l'un des vieux de Marengo) crachait dans un grand mouchoir à carreaux et chacun de ses crachats était comme un arrachement." ⁴

¹Ibid., p. 19.

²Ibid., p. 21.

³Ibid.,

⁴Ibid., p. 22.

Meursault ne joue pas; alors les autres autour de lui sont toujours étonnés. Il sent cet étonnement dans leurs paroles et même il peut imaginer cet étonnement dans leurs yeux, dans leurs regards.

Il y a une différence entre "les autres" avant le procès et "les autres" après le procès:

Avant le procès, Meursault regarde les autres toujours avec sa curiosité particulière. Il insiste sur sa manière de regarder et décrit le directeur de l'asile: "J'ai cru qu'il me reprochait quelque chose et j'ai commencé à lui expliquer. Mais il m'a interrompu: "Vous n'avez pas à vous justifier, mon cher enfant."¹

Ce qui fait de Meursault un être très complexe, ce sont ses sentiments très contradictoires. Il est très indifférent et en même temps il est très sensible. On a vu son indifférence vis-à-vis de la mort, de la vie et en même temps, on a vu son attention minutieuse vis-à-vis des détails de la vie; parfois, Meursault est un homme très sensible, malgré toute son indifférence; alors la gentillesse des autres l'étonne: ". . .ils m'ont tous serré la main -comme si cette nuit où nous n'avions pas échangé un mot avait accru notre intimité."²

Raymond se montre gentil et Meursault ne voit aucune raison de ne pas le contenter. Il accepte facilement sa proposition de devenir son copain.

Qui sont les autres avant le procès? Si nous observons surtout ceux qui l'entourent, ce sont ses amis, et ils appartiennent

¹ Ibid., p. 11.

² Ibid., p. 22.

à peu près au même milieu que lui; ses collègues du bureau et ses voisins du quartier.

Meursault ne donne pas d'importance au caractère des gens avec qui il établit des rapports d'amitié. Il devient facilement le copain ou l'ami d'un "souteneur," Raymond. Et c'est justement après le procès que Meursault arrive à savoir que Céleste vaut mieux que Raymond.¹

Image des autres après le procès:

Qui sont les autres?

Evidemment tous ceux qui entourent un accusé: les juges, l'avocat, les journalistes, les gendarmes de la prison, les témoins, les spectateurs.

Dans la deuxième partie du livre aussi bien que celle de la première, entre Meursault et les autres se dresse une barrière, une rupture. Le monde des autres diffère de celui de Meursault.

Meursault refuse de "jouer le jeu" dans une société où l'on doit jouer. Quand son avocat lui a demandé s'il a éprouvé de la peine le jour de l'enterrement, Meursault s'est étonné et a répondu qu'il aimait bien sa mère et que cela ne voulait rien dire. Son avocat lui a fait promettre de ne pas répéter ces derniers mots à l'audience. On voit ici la manière dont Meursault réagit face à l'hypocrisie des autres, cette hypocrisie qu'il ne comprend pas, qu'il désapprouve. Il refuse de dire qu'il avait dominé ses sentiments naturels car c'était faux et il lui semble qu'il inspire à son avocat un dégoût profond.

Après le crime, l'indifférence de Meursault se modifie vis-à-vis des autres. Il éprouve une sympathie qu'il n'éprouvait pas

avant le procès. Ceci le distingue du Condamné, qui devient pessimiste à l'égard des autres à l'approche de son exécution.

Meursault trouve le juge "très raisonnable et sympathique."¹ Quand son avocat est parti avec un air fâché, il voulait lui expliquer qu'il désirait sa sympathie. Il sent que personne n'est méchant avec lui et il avait l'impression de "faire partie de la famille."²

Nous sentons un peu de sympathie pour les autres dans la plupart des images que Meursault nous en donne: "C'était un homme (le journaliste) déjà âgé, sympathique, avec un visage un peu grimaçant . . ."³ Et quelques lignes ensuite: ". . . Pourtant le journaliste s'est adressé à moi en me souriant. Il m'a dit que tout irait bien pour moi."⁴

On voit que l'ambiance est très amicale.

Dans la prison, l'aumônier vient lui rendre visite et il lui trouve "un air très doux."⁵

Parfois l'image des autres prend un autre aspect et devient cruelle et indifférente devant une situation extrêmement importante: la situation d'un homme qui est entre la vie et la mort. Quand l'avocat de Meursault demande au concierge s'il n'avait pas fumé avec Meursault, le procureur s'oppose à cette question et il dit:

¹Ibid., p. 100.

²Ibid., p. 110.

³Ibid., p. 132.

⁴Ibid.

⁵Ibid., p. 178.

"Quel est le criminel ici et quelles sont ces méthodes qui consistent à salir les témoins de l'accusation pour minimiser des témoignages . . ."¹

Les autres après le procès jouent un rôle extrêmement important dans le comportement de Meursault: parce que c'est toujours à travers des autres que Meursault arrive à comprendre certains aspects de sa vie, de son passé, de son crime et de sa propre personne. C'est au moment où il tend la main au juge qu'il se souvient qu'il a tué un homme. Il se sent coupable quand le concierge raconte l'histoire du café et de la cigarette.

Quand l'aumônier vient lui rendre visite en prison et lui parle de son péché, il pense au mot "péché", et c'est la première fois.

Meursault est un être très sensible. Cette sensibilité peut être l'un des traits de son caractère. Il est sensible aux détails qui le frappent. C'est pourquoi l'image qu'il nous donne des gens qui l'entourent nous paraît caricaturale. Il parle des autres avec un certain humour. Il en saisit les traits pittoresques: " Il (l'avocat) était petit et rond, assez jeune, les cheveux soigneusement collés."² Et aussi: "J'ai vu un grand homme (le procureur) mince, vêtu de rouge, portant lorgnon, qui s'asseyait en pliant sa robe avec soin."³

¹Ibid., p. 141.

²Ibid., p. 100.

³Ibid., p. 133.

Et " . . . La banquette du tramway était tout entière tournée vers le président. . . . Celui-ci a toussé." ¹

Rien n'échappe aux yeux de Meursault.

Meursault, en prison, a rompu les derniers liens qui pouvaient l'attacher quelque peu au genre humain. Il ne s'intéresse plus à l'homme qu'en tant qu'objet. Il décrit les gens qui l'approchent comme un naturaliste décrit les insectes qu'il étudie, s'attachant à des détails qui pourraient sembler insignifiants à tout autre, la cravate de son avocat par exemple. Pour lui, une personne est sympathique comme un insecte est utile ou nuisible. Il ne veut plus voir dans les personnes qui l'entourent que ce que ses sens lui permettent de percevoir.

les autres prisonniers dans "L'Etranger" :

Meursault ne parle pas seulement des autres qui le condamnent et l'écrasent, mais s'intéresse aussi aux autres prisonniers:

Le jour de mon arrestation, on m'a d'abord enfermé dans une chambre où il y avait déjà plusieurs détenus, la plupart des Arabes. Ils ont ri en me voyant. Puis ils m'ont demandé ce que j'avais fait. J'ai dit que j'avais tué un Arabe et ils sont restés silencieux. ²

Meursault, observateur, indifférent, nous parle d'un prisonnier qu'un "îlot" de silence sépare de sa mère:

Le murmure, les cris, les conversations, se croisaient. Le seul îlot de silence était à côté de moi dans ce petit jeune homme et cette vieille qui se regardaient. ³

¹Ibid., p. 137.

²Ibid., p. 114.

³Ibid., p. 118.

Sans doute Meursault se rappelle-t-il sa propre mère et l'enfant qu'il était, et que l'un et l'autre n'avait rien à se dire.

4.2 Le Thème de la Nature : le Ciel et le Soleil

a) Chez Hugo

Dans " Le Dernier Jour d'un Condamné " aussi bien que dans " L'Etranger ", le thème de la nature, et particulièrement le ciel et le soleil, apparaît très souvent. Le Condamné est aussi un admirateur de la nature. Il passe le temps, enfermé dans la cellule, à regarder le ciel à travers une seule fenêtre,

le seul ciel qu'il me fût donné d'entrevoir, ce reflet jaune où des yeux habitués aux ténèbres d'une prison savent si bien reconnaître le soleil. J'aime le soleil.¹

Le ciel était bleu, et les rayons chauds du soleil, découpés par les longues cheminées, traçaient de grands angles de lumière au faite des murs hauts et sombres de la prison. Il faisait beau en effet.²

Il est attaché à la lumière et au soleil qui peuvent être les images de la liberté. La nature est pour lui quelque chose de symbolique :

. . . les gais rayons du soleil traçaient çà et là la figure lumineuse des croisées, tantôt allongée sur le plancher, tantôt développée sur les tables, tantôt brisée à l'angle des murs. . . chaque rayon découpait dans l'air un grand prisme de poussière d'or.³

Quand il parle de la nature, il oublie la mort et sa description devient gaie :

¹Hugo, Le Dernier Jour d'un Condamné, p. 269.

²Ibid., p. 270.

³Ibid., p. 271.

... au bord de la croisée, une jolie petite plante jaune, toute pénétrée d'un rayon de soleil, jouait avec le vent dans une fente de la pierre.¹

Le soleil et la nature le font penser à la liberté.
" Inondé d'air et de soleil, il me fut impossible de penser à autre chose qu'à la liberté."²

Quand il pense à la mort, sa " poésie " devient plus triste. Le fait de penser à la mort change sa manière de décrire la nature. Il la voit alors triste et fanée.

Rien ne m'apparaissait plus sous le même aspect qu'auparavant. Ces larges fenêtres lumineuses, ce beau soleil, ce ciel pur, cette jolie fleur, tout cela était blanc et pâle, de la couleur d'un linceul.³

Il sait qu'il va mourir et il regrette :

... le soleil, le printemps, les champs pleins de fleurs, les oiseaux qui s'éveillent le matin, les nuages, les arbres, la nature, la liberté, la vie, tout cela n'est plus à moi.⁴

Il a tendance à assimiler la nature et la vie. Il donne l'impression que ces termes ne peuvent se dissocier.

Le Condamné est sensible comme Meursault d'ailleurs, aux changements du ciel et du soleil.

... le ciel devint noir, une froide averse d'automne éclata brusquement, et se déchargea à torrents dans la cour carrée, sur les têtes, découvertes, sur les membres nus des galériens, sur leurs misérables sayons étalés sur le pavé.⁵

Le Condamné parle du soleil comme s'il l'adorait :

¹ Ibid., p. 272.

² Ibid.

³ Ibid. p. 274.

⁴ Ibid., p. 281.

⁵ Ibid., p. 293.

. . . je m'étais assis près d'une fenêtre, au soleil, — ou du moins, recevant du soleil tout ce que les grilles de la croisée m'en laissaient.¹

Le soleil domine les pensées et les rêves du Condamné. Il va mourir, il le sait, il regrette la vie des autres, des forçats qui peuvent marcher et voir le soleil.

. . . Mais grâce de la vie !
Un forçat, cela marche encore, cela va et vient, cela voit le soleil.²

b) Chez Camus

La nature joue un rôle principal dans le crime de Meursault. Le soleil, la mer, le sable éclatant, le couteau qui brille le pousse à prendre son revolver en main. Camus donne à Meursault le langage d'un poète. Pour le lecteur, il est étonnant de voir Meursault décrire avec habileté ses relations, et ses impressions sur les objets et les gens qui l'entourent. Il insiste sur le thème de la nature qui apparaît très souvent dans ce livre. Meursault ressent profondément la beauté de la nature. Il aime la nature et c'est la raison pour laquelle il regrette de ne pas pouvoir se promener le jour de l'enterrement.

Il y avait longtemps que j'étais allé à la campagne et je sentais quel plaisir j'aurais pris à me promener s'il n'y avait pas eu maman.³

La nature l'influence constamment : " Je respirais l'odeur de la terre fraîche et je n'avais plus sommeil."⁴

¹ Ibid., p. 301.

² Ibid., p. 329.

³ Camus, L'Etranger, p. 22.

⁴ Ibid., p. 23.

La nature l'aide à comprendre sa mère.

Je regardais la campagne autour de moi. A travers les lignes de cyprès qui menaient aux collines près du ciel, cette terre rousse et verte, ces maisons rares et bien dessinées, je comprenais maman.¹

Meursault n'a rien à faire les dimanches, la solitude l'ennuie. Alors il regarde par la fenêtre. Il regarde le ciel pendant des heures. Il constate les changements du ciel et du soleil. C'est peut-être cette solitude et cet ennui qui le rendent si sensible, sensible à la nature et à toutes les choses qui se passent autour de lui. Il se parle et nous parle de la beauté et de la joie qui lui vient de la nature, mais de façon que nous, les lecteurs, sentions cette réalité, qui existe autour de lui. Meursault dit : " Au-dessus des toits, le ciel est devenu rougeâtre et, avec le soir naissant, les rues se sont animées."²

Non seulement dans la scène capitale du meurtre, mais dès le début et jusqu'à la fin du livre, le comportement de Meursault est influencé par la nature. " Le ciel était vert, je me sentais content."³

Meursault note avec toute la tendresse d'un poète les changements du temps et décrit la nature, sa douceur : : " J'avais laissé ma fenêtre ouverte et c'était bon de sentir la nuit d'été couler sur nos corps bruns."⁴

¹Ibid., p. 27.

²Ibid., p. 39.

³Ibid., p. 45.

⁴Ibid., p. 58.

Quand il se trouve dans la nature, il éprouve une sorte de joie : ". . . je n'ai plus fait attention à ce tic parce que j'étais occupé à éprouver que le soleil ne faisait du bien."¹

Même quand il est en prison, il attend l'aube. Il sait qu'il va mourir dans quelques heures et jusqu'aux derniers moments, il garde son amour pour la nature.

La merveilleuse paix de cet été endormi entrainait en moi comme une marée. A ce moment, et à la limite de la nuit, des sirènes ont hurlé. Elles annonçaient des départs pour un monde qui maintenant m'était à jamais indifférent.²

Dans "L'Etranger", le thème du soleil apparaît souvent, dans chaque chapitre. On peut dire que c'est le soleil qui semble diriger les comportements de Meursault.

Le jour de l'enterrement :

Le ciel était déjà plein de soleil. Il commençait à peser sur la terre et la chaleur augmentait rapidement. . . . Aujourd'hui, le soleil débordant qui faisait tressaillir le paysage le rendait inhumain et déprimant.³

Le jour du meurtre, quand il va à la plage : ". . . le jour, déjà tout plein de soleil, m'a frappé comme une gifle."⁴

Le soleil tombait presque d'aplomb sur le sable et son éclat sur la mer était insoutenable.⁵

Je ne pensais à rien parce que j'étais à moitié endormi par ce soleil sur ma tête nue.⁶

¹Ibid., p. 82.

²Ibid., p. 187.

³Ibid., p. 27.

⁴Ibid., p. 77.

⁵Ibid., p. 85.

⁶Ibid., p. 86.

Le silence, la chaleur et le soleil mènent Meursault jusqu'au meurtre. C'est toujours le même soleil qui pèse sur Meursault. Il devient pour lui quelque chose d'éternel qui existe toujours avec toute sa force et sa chaleur.

Le soleil se reflète sur le couteau de l'Arabe ; Meursault regarde le ciel s'ouvrir sur toute son étendue, tout son être s'est tendu et il a crispé sa main sur le revolver. . . C'est tout, il commet un crime.

Même quand il tire sur l'Arabe, il ne regrette pas son acte, parce qu'il a tué un homme, mais seulement parce qu'il a détruit " l'équilibre du jour " et " le silence exceptionnel d'une plage." ¹

Meursault est un simple instrument de la fatalité. Il est fasciné par le soleil et écrasé sous sa chaleur. Il a l'impression qu'il a profané quelque chose de sacré en tirant sur l'Arabe. La dénotation du revolver a dérangé la majestueuse harmonie de la journée.

¹Ibid., p.95.